

L'affaire criminelle dont traite ce roman s'inspire de faits réels: le 5 octobre 2004, deux soldats ont trouvé la mort dans de mystérieuses circonstances dans une caserne de Belgrade. Selon la version des autorités militaires, l'un d'eux aurait, pour des raisons inconnues, abattu son camarade avant de retourner son arme contre lui. Une commission indépendante d'experts est pourtant parvenue à une tout autre conclusion: les deux hommes auraient été exécutés presque à bout portant par un tiers.

L'intrigue proprement dite et l'ensemble des personnages sont le fruit de l'imagination des auteurs et n'ont aucun lien avec la réalité.

1/

Les sacs de pommes de terre étaient posés au milieu des cailloux là où poussaient les orties – masses informes, avachies, qui attendaient nonchalamment que Samir leur fasse descendre les dix-huit marches d'un escalier étroit pour rejoindre la cuisine. Que leur volume soit disproportionné avec son poids plume et qu'il ait l'air d'un putain d'écureuil quand il les chargeait sur son dos, ici, tout le monde s'en fichait. Ce qu'ils voulaient, c'était que les patates soient épluchées et cuites à la fin de son service pour qu'à midi tapant, on puisse les balancer dans les gamelles des hommes où elles composaient une des deux garnitures de rigueur.

Il était encore tôt. Samir alluma une cigarette et traversa rapidement la cour de la caserne. Tout Serbe doté de la moindre étincelle de fierté nationale aurait eu du mal à imaginer que cet endroit pût être ainsi laissé à l'abandon, avec des vieux pavés sillonnés de profondes rigoles qui débordaient par mauvais temps. À condition qu'il pleuve, évidemment. Les mouches vertes émettaient encore leur bourdonnement grave, les trilles des merles et des grives se mêlaient avec entrain ; mais déjà, le soleil rassemblait ses forces pour tout écraser de chaleur et transformer ce lieu, au cœur de Topčider, la forêt municipale de Belgrade, en une fournaise dont il n'y avait pas moyen de s'échapper depuis des jours.

Le chemin sableux reliait l'édifice principal au mess des officiers et aux bâtiments réservés à l'entraînement. Sur l'arrière, une prairie s'étendait en pente raide au-delà des arbres. À strictement parler, il n'avait rien à faire de ce côté. Comme ses collègues, il pouvait très bien s'accroupir en bas, dans l'angle obscur et moussu de l'escalier de pierre pour fumer, ou bien ici, en haut, à l'ombre du mur. Mais jusqu'à présent, personne n'avait remarqué ou ne s'était soucié de ses escapades au-delà du chemin.

Du bout du pied, il enfouit son mégot dans le sable. La brume matinale s'étalait tel un tapis sur le pré et à chaque pas, la rosée humectait ses chaussures de toile. En passant, il caressait de la main les troncs d'arbres, l'écorce noueuse sur laquelle les fourmis cherchaient leur voie. Une odeur de résine se dégageait du bois. Il écarta des branches, se prit les pieds dans des racines, trébucha, se laissa glisser sur le versant pendant que du sable envahissait ses chaussures, il s'agrippa à des touffes d'herbe pour éviter de perdre l'équilibre : il était arrivé. Ici, la nature lui avait aménagé une petite terrasse meublée d'un confortable tabouret sous forme d'un monticule herbu.

Il aimait cette perspective, la vue sur la Save qui sinuait comme un serpent d'argent à travers le paysage, au-dessous de la clôture et des barbelés. Ce spectacle rachetait tous ses tourments : les ordres qu'aboyait le cuistot, la mauvaise humeur et les chamailleries de ses aînés, la vapeur et la puanteur de choux de Bruxelles et d'oignons qui mijotaient dans les marmites et les poêles cabossées pour produire éternellement la même tambouille. Mais en cet instant, peu lui importait que ce travail de forçat lui brise l'échine, que sa veste soit raide de crasse et de graisse rance et que sa famille soit loin.

Il se renversa en arrière, croisa les bras derrière la tête et étendit les jambes. En fait, il n'avait aucune raison de se plaindre. Son frère, peintre au chômage, gagnait sa croûte en rentrant du charbon pour l'hiver dans les caves des habitants de Novi Sad, sa mère nettoyait les toilettes dans une aire de repos sur une autoroute hongroise et, depuis que sa sœur avait annoncé son intention de passer en Autriche pour y mener, Dieu seul savait comment, une vie meilleure, plus personne n'avait eu de ses nouvelles. Il se faisait du souci pour elle. Seuls les grands-parents et les chèvres étaient restés à Dragaš, son petit village au sud-ouest du Kosovo, à la frontière avec l'Albanie. Quant à savoir si la famille s'y retrouverait un jour – ne fût-ce qu'au cimetière –, l'avenir le dirait.

Samir arracha un brin d'herbe et l'enroula autour de son doigt. On pouvait aussi présenter les choses autrement : il avait réussi ce qu'aucun membre de sa famille n'avait réussi avant lui. À vingt ans, il avait un emploi, une carte de sécurité sociale et une tenue de cuisinier. Et ceux qu'il était chargé de nourrir n'étaient pas n'importe qui. Il travaillait pour l'unité d'élite serbe et assurait le bien-être physique des membres de la Garde d'honneur. Dans la famille de Samir, on disait que la vie l'avait déjà gâté au-delà de ses espérances. Il devait en être reconnaissant. Évidemment, il ne pouvait confier son rêve ultime à personne.

Ce rêve, il l'avait sous les yeux tous les jours. C'était un rêve impossible, un rêve présomptueux. Son plus cher désir était en effet de porter les hautes bottes, le pantalon noir à soutache rouge, le galon sur la poitrine et les armes de la Serbie sur la manche. Il rêvait d'une veste de la couleur des bleuets qui poussaient dans les champs de sa terre natale, de l'éclat du ciel qui se déployait, par les jours sans nuage, au-dessus du Danube. Samir rêvait de pouvoir, lui aussi, endosser un jour l'uniforme de membre de la Garde de l'unité d'élite de l'armée serbe.

Il se releva et tapota son pantalon pour en faire tomber la poussière. Les sacs l'attendaient. Il s'accorda encore un répit. Il n'aurait qu'à suivre le petit sentier qui longeait le versant avant de couper à travers les taillis pour rejoindre la cuisine de la caserne.

Il était un imbécile fini et ferait mieux de se sortir ces idées grotesques de la tête. Il lui manquait tant de qualités requises pour pouvoir servir dans ce bataillon d'élite : être d'origine serbe, avoir la formation et les relations indispensables, sans oublier quinze bons centimètres, sinon plus. Son rêve ne le conduirait jamais au-delà de la cuisine de la caserne, et s'il devait arriver que le chef l'affecte au service des plats, non seulement en de rares occasions mais régulièrement peut-être, il pourrait se dire le plus heureux des hommes. Cela lui permettrait de contempler ses idoles de près, tous les jours. Ce privilège serait déjà inestimable.

Samir n'aperçut l'obstacle que lorsqu'il trébucha. Dans sa chute, il se raccrocha à quelque chose. Du tissu couleur bleuet déchiré au niveau de la poitrine et terni par une tache brunâtre incrustée dans l'étoffe. Samir était si proche du soldat de la Garde qu'au milieu du grouillement de mouches et de coléoptères luisants, il put fixer la mort dans les yeux.

Son cri résonna à travers tout le terrain, s'élevant jusqu'à la caserne et descendant jusqu'à la rivière. Le souffle court, il se remit péniblement debout. Il courut, et tomba à nouveau.

Le deuxième corps gisait dans l'herbe, les jambes déjetées, un trou rond, noir, au milieu du front.

2/

Milena Lukin aurait entendu le téléphone sonner au fond de son sac à main si Vera n'avait pas posé son cardigan en fine laine de mérinos dessus. Téléphone, sac, mère et cardigan occupaient la banquette arrière de la Lada Niva que Milena s'efforçait de piloter aussi rapidement que possible à travers les embouteillages de l'heure de pointe. Rapidement était un bien grand mot. Bus, voitures et camions roulaient au pas, pare-chocs contre pare-chocs, en direction de la sortie de Belgrade. Si le bouchon ne se dissipait pas comme par enchantement derrière le pont de Branko, véritable goulet d'étranglement, elles n'arriveraient pas à temps à l'aéroport. L'avion en provenance de Hambourg devait atterrir une demi-heure plus tard.

– J'aurais peut-être quand même mieux fait de lui préparer un goulasch. La voix de Vera était soucieuse. Avec du poivre vert et de la purée.

Milena jeta un coup d'œil dans son rétroviseur, mit son clignotant et changea de voie.

– Si encore tu avais rapporté le pecorino sarde, comme tu l'avais promis, reprit Vera, au lieu de cette cochonnerie hongroise.

– Je suis désolée! Combien de fois faudra-t-il que je le répète?

Milena soupira. Elle aurait dû faire le détour par le grand supermarché. Mais comme elle était déjà en retard en sortant de la réunion de crise à l'Institut, elle s'était contentée de faire un saut au petit magasin d'en face pour prendre un sachet de fromage râpé, sans penser qu'évidemment, la médiocrité de l'ingrédient compromettrait gravement la qualité des fantastiques nouilles aux œufs que Vera confectionnait depuis la veille. L'énergie que la vieille dame était capable de mobiliser dès qu'il s'agissait de préparer son plat préféré à l'unique homme de la maison la laissait sans voix. Elle avait passé des heures à pétrir de la farine et des œufs avec de l'eau tiède et une pincée de sel, à découper la pâte en étroits rubans réguliers et à mettre ceux-ci à sécher, parfaitement étalés les uns à côté des autres, sur une nappe blanche amidonnée. Quelle opération!

Elles avaient enfin franchi le pont de Branko, mais ça n'avancait toujours pas. Les files se traînaient, poussives, sans qu'aucune ne réussisse à prendre vraiment l'avantage. Aucun panneau ne signalait cette petite sortie, mais Milena connaissait le chemin. C'était leur dernière chance.

Cette voie de traverse longeait des pylônes électriques. Cramponnée des deux mains au volant, Milena avait le pied enfoncé sur l'accélérateur. La Lada était relativement récente et tenait bien la route; avec sa forme de caisse et ses roues légèrement surélevées, elle aurait presque pu passer pour un petit quatre-quatres. Malheureusement, la suspension de la banquette arrière n'était pas comprise dans l'équipement de base. Tressautant avec ses boucles d'oreilles qu'elle ne portait que pour les grandes occasions, la vieille dame s'efforçait vaillamment de compenser par un mouvement de ses épaules menues les zigzags qu'effectuait Milena pour éviter les nids-de-poule les plus profonds. Vera ne protestait pas. Au contraire: cette course-poursuite était tout à fait à son goût.

Le moteur tournait encore quand Vera ouvrit brusquement la portière et fila, cardigan sur le bras, vers le hall des arrivées. Quelques secondes plus tard, sa tête frisée poivre et sel disparut au milieu de la foule. Milena tendit le bras vers l'arrière de la voiture et attrapa son sac à main sur la banquette. L'écran de son téléphone indiquait: trois appels en absence.

Le chauffeur de taxi qui s'arrêta à côté d'elle lui adressa une bordée d'injures par sa vitre baissée et lui demanda, dans une traduction édulcorée, si elle avait « de la merde dans les yeux » et « du foin dans le crâne », tout en posant l'index sur sa tempe.

– Pas la peine de t'énerver comme ça!

Milena descendit de voiture, tourna le dos à cet imbécile – un macho serbe – et sourit. Adam franchissait la porte coulissante, emballé dans le cardigan moelleux et gesticulant comme un fou pendant que Vera traînait sa valise à roulettes. Mon Dieu, il arrivait déjà à l'épaule de sa grand-mère!

Milena lui fit signe et Adam se précipita vers elle. Elle écarta les bras, attrapa son fils chéri au vol, le serra dans ses bras, l'embrassa et ébouriffa ses cheveux qui tombaient en jolies vagues sur son front et dans sa nuque. Pendant trois semaines, elles avaient dû, Vera et elle, se passer de leur fils et petit-fils, perchés dans l'appartement comme deux chouettes, dans l'attente de son prochain appel. Elles avaient picoré voracement toutes les informations qu'il leur jetait de loin, trié avec avidité la moindre graine, l'avaient tournée et retournée, mastiquée jusqu'à en avoir extirpé toute la substance. Les temps de famine étaient désormais révolus. La famille était à nouveau réunie, au complet, et le téléphone de Milena sonna.

[...]



Schünemann & Volic
COULEUR BLEUET

POLAR traduit de l'allemand par Odile Demange
368 pages | 21 € | ISBN 978-2-35087-401-2

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2017 | www.heloisedormesson.com